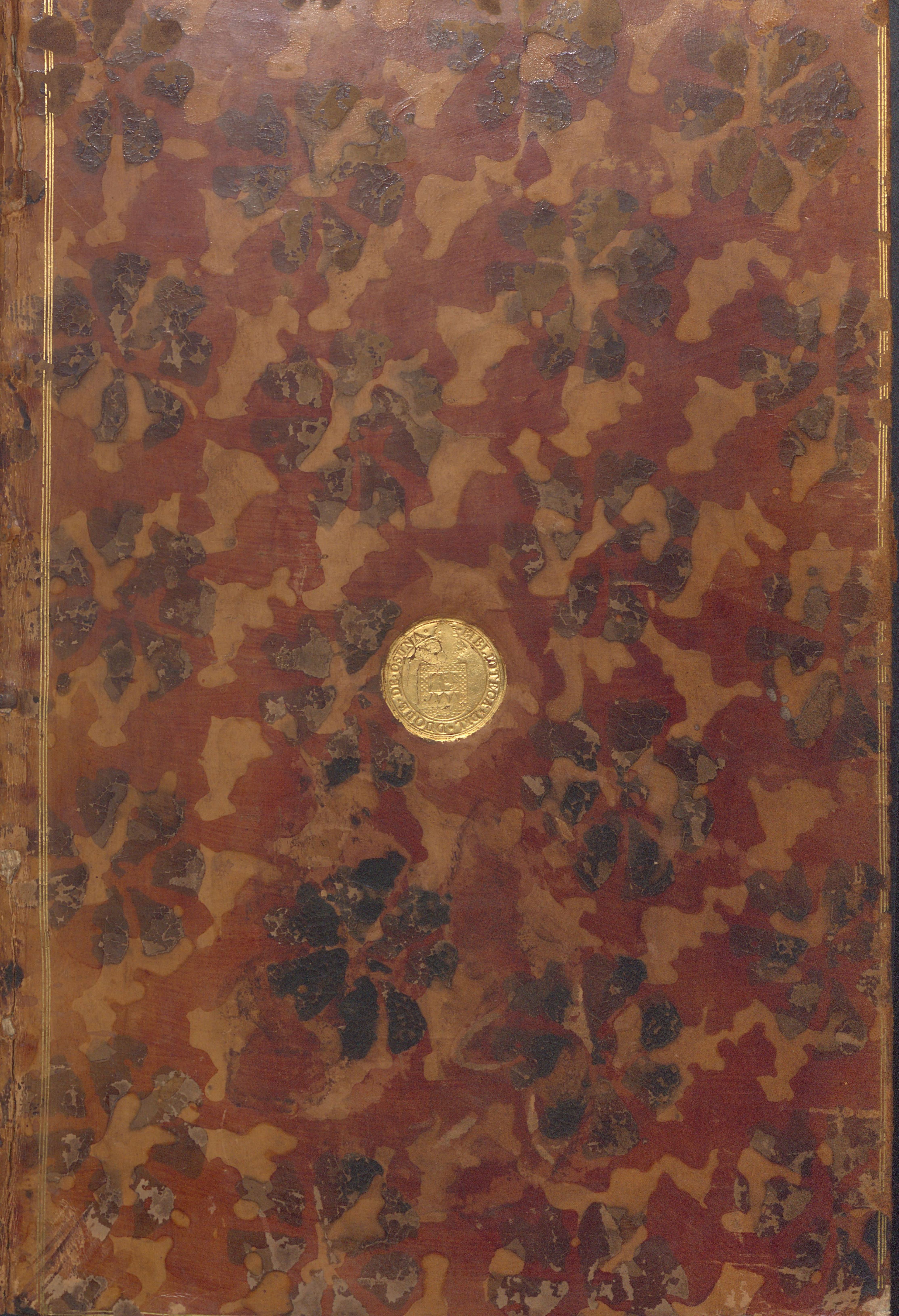
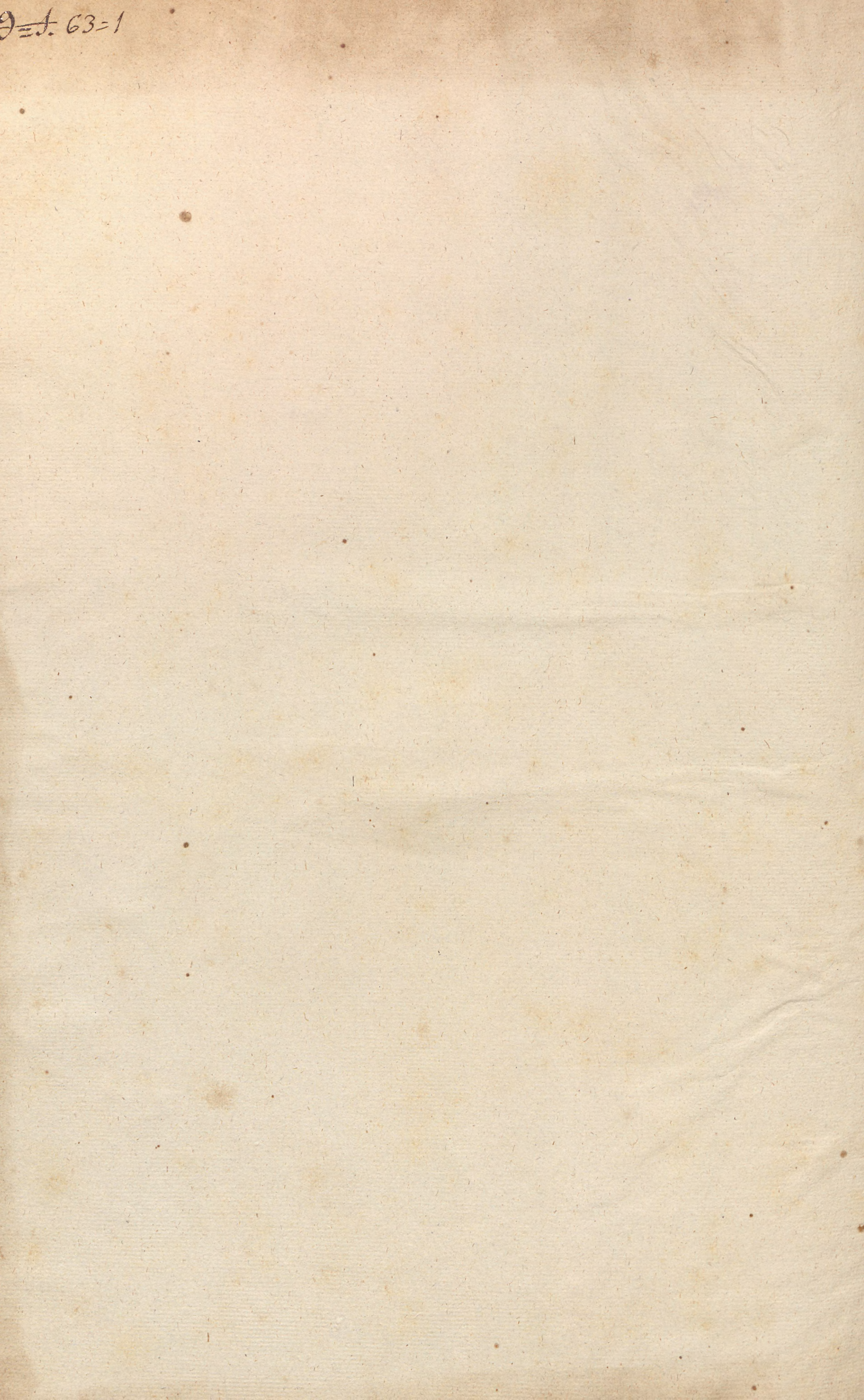

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA







FABLES

CHOISIES.

TOME SECOND.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR J. DE LA FONTAINE.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LV.

De l'Imprimerie de *CHARLES-ANTOINE JOMBERT.*

TABLE DES FABLES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

LIVRE QUATRIÉME.

LIVRE CINQUIÉME.

LIVRE SIXIÉME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

FABLES

FABLES CHOISIES.

LIVRE QUATRIÉME.

FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sévigné.

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux graces de modèle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, ſans vous épouventer,
Un Lion qu'amour ſçut dompter ?
Amour eſt un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ſes coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offenſe,
La Fable au moins ſe peut ſouffrir.
Celle-ci prend bien l'aſſurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zéle & par reconnoiſſance.

Du tems que les bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puiſque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela :
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort ſouhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui ſembloit bien dur;
La refuſer n'étoit pas ſûr:
Même un refus eût fait poſſible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage clandeſtin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille ſe coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
N'oſant renvoyer notre amant,
Lui dit : ma fille eſt délicate :
Vos griffes la pourront bleſſer
Quand vous voudrez la careſſer.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baiſers en feront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux
Étant ſans ces inquiétudes.
Le Lion conſent à cela,
Tant ſon ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha ſur lui quelques chiens:
Il fit fort peu de réſiſtance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

(*Fable* LXI.)



LE LION AMOUREUX, A MADEMOISELLE DE SEVIGNE. Fable LXI.

J.B. Oudry inv. — *J. Ouvrier sculp.*





LE LION AMOUREUX. À MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ. Fable LXI. 2e. *planche.*

J.B. Oudry inv. P.F. Tardieu sculp.



FABLE II.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit ſans ſoins,
Se contenta long-tems un voiſin d'Amphitrite :
Si ſa fortune étoit petite,
Elle étoit ſûre tout au moins.
A la fin, les tréſors déchargés ſur la plage
Le tenterent ſi bien, qu'il vendit ſon troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brébis,
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ſes propres moutons paiſſoient ſur le rivage.
Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot, & rien davantage.
Au bout de quelque tems il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents retenant leur haleine,
Laiſſoient paiſiblement aborder les vaiſſeaux,
Vous voulez de l'argent, ô meſdames les eaux,
Dit-il; adreſſez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'eſt pas un conte à plaiſir inventé.
Je me ſers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un ſou, quand il eſt aſſuré,
Vaut mieux que cinq en eſpérance;
Qu'il faut ſe contenter de ſa condition,
Qu'aux conſeils de la mer & de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles :
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.



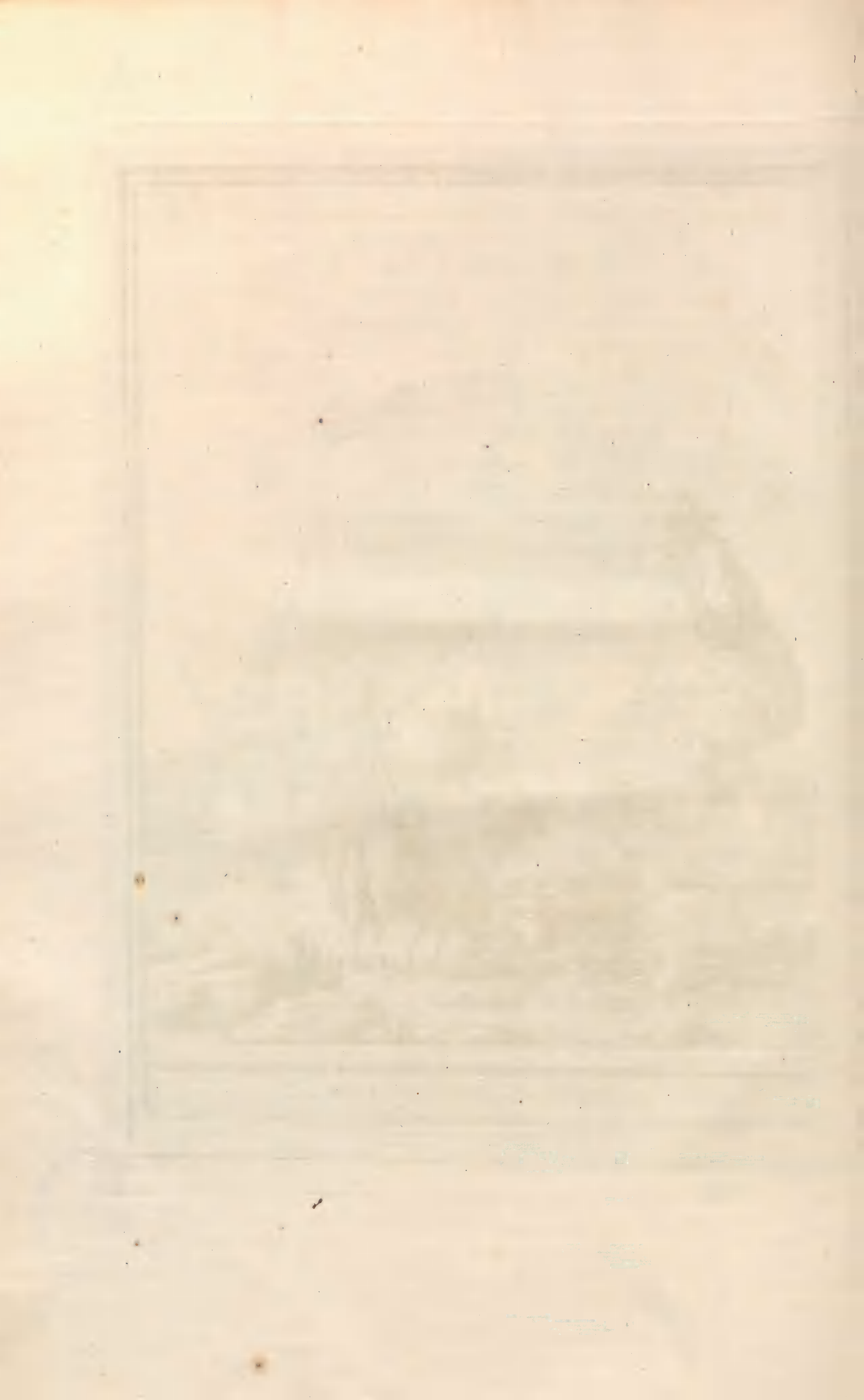
(*Fable* LXII.)



LE BERGER ET LA MER, Fable LXII.

J. B. Oudry inv.

Louis Legrand sculp.



FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi conteſtoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal,
A la fille de l'air oſe ſe dire égal ?
Je hante les palais, je m'aſſieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive & miſérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une belle ?
Je le fais ; & je baiſe un beau ſein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux :
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on ſert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par-tout, auſſi font les profânes.
Sur la tête des Rois & ſur celle des ânes
Vous allez vous planter : je n'en diſconviens pas ;
Et je ſçais que d'un prompt trépas

Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain ajuſtement, dites-vous, rend jolie :
J'en conviens, il eſt noir ainſi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom mouche ; eſt-ce un ſujet pourquoi
Vous faſſiez ſonner vos mérites?
Nomme-t-on pas auſſi mouches, les paraſites ?
Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain :
N'ayez plus ces hautes penſées.
Les mouches de cour ſont chaſſées :
Les mouchards ſont pendus ; & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de miſére,
Quand Phœbus régnera ſur un autre hémiſphére.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par vaux
M'expoſer au vent, à la pluie :
Je vivrai ſans mélancolie :
Le ſoin que j'aurai pris, de ſoins m'exemptera.
Je vous enſeignerai par là
Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems ; laiſſez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.





LA MOUCHE ET LA FOURMI. Fable LXIII.

J.B. Oudry inv. *Chedel sculp.*

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Poſſédoit, en certain village,
Un jardin aſſez propre, & le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croiſſoit à plaiſir l'oſeille & la laitue ;
De quoi faire à Margot pour ſa fête un bouquet ;
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette félicité par un liévre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme ſe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il ; & des piéges ſe rit :
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il eſt ſorcier, je crois. Sorcier ? Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable, Miraut,
En dépit de ſes tours, l'attrappera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, ſur ma vie.
Et quand ? & dès demain, ſans tarder plus long-tems.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.
Çà déjeunons, dit-il : vos poulets ſont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous ? Quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'eſcarcelle.
Diſant ces mots, il fait connoiſſance avec elle,
Auprès de lui la fait aſſeoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir :
Toutes ſottiſes, dont la belle
Se défend avec grand reſpect ;
Tant qu'au pere à la fin cela devient ſuſpect.

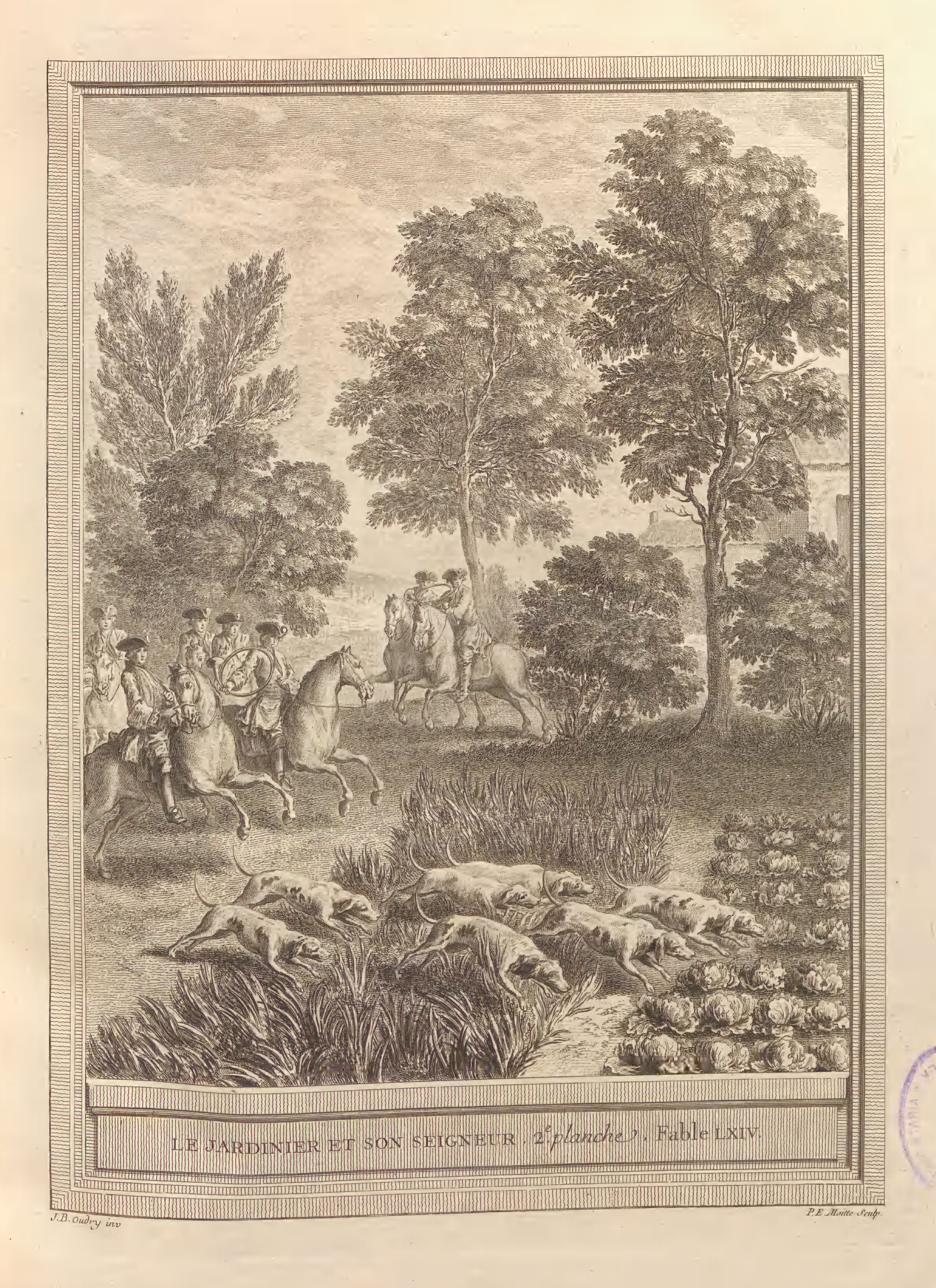
Cependant on fricaſſe, on ſe rue en cuiſine.
De quand ſont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeune très-bien, auſſi fait ſa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit ſon vin, careſſe ſa fille.
L'embarras des chaſſeurs ſuccede au déjeuné.
Chacun s'anime & ſe prépare:
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme eſt étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, carreaux:
Adieu chicorée & porreaux:
Adieu de quoi mettre au potage.
Le liévre étoit gîté deſſous un maître chou.
On le quête, on le lance; il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur: car il eût été mal
Qu'on n'eût pû du jardin ſortir tout à cheval.
Le bon homme diſoit: ce ſont là jeux de Prince.
Mais on le laiſſoit dire; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de tems,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les liévres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous:
De recourir aux Rois vous ſeriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer ſur vos terres.



J.B. Oudry inv.

M. Marvie sculp.



LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR . 2^e^ *planche* . Fable LXIV.

J.B. Oudry inv

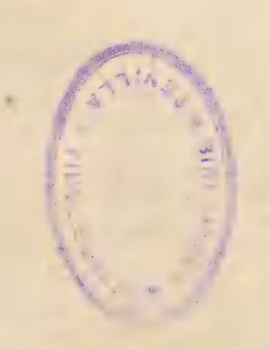
P.E. Moitte Sculp.

FABLE V.

L'ÂNE

ET

LE PETIT CHIEN.



FABLE V.

L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent:
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoiqu'il faſſe,
Ne ſçauroit paſſer pour galant.
Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'eſt un point qu'il leur faut laiſſer;
Et ne pas reſſembler à l'Ane de la Fable,
Qui pour ſe rendre plus aimable
Et plus cher à ſon Maître, alla le careſſer.
Comment, diſoit-il en ſon ame,
Ce Chien, parce qu'il eſt mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monſieur, avec Madame;
Et j'aurai des coups de bâton?
Que fait-il? il donne la patte,
Puis auſſi-tôt il eſt baiſé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'eſt pas bien mal-aiſé.
Dans cette admirable penſée,
Voyant ſon Maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute uſée,
La lui porte au menton fort amoureuſement,
Non ſans accompagner, pour plus grand ornement,
De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh! quelle careſſe, & quelle mélodie!
Dit le Maître auſſi-tôt. Holà, Martin-bâton.
Martin-bâton accourt; l'Ane change de ton.
Ainſi finit la Comédie.

(*Fable LXV.*)



L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN . Fable LXV.

J.B. Oudry inv. J. Beauvarlet sculp.

FABLE VI.

Le combat des Rats et des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats:
Et ſans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon;
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraiſſa
Du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba preſque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere:
Quoique pût faire Artarpax,
Pſicarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de pouſſiére,
Soutinrent aſſez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur réſiſtance fut vaine:
Il fallut céder au ſort:
Chacun s'enfuit au plus fort,

Tant ſoldats, que capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous,
Trouvant ſa retraite prête,
Se ſauva ſans grand travail.
Mais les Seigneurs, ſur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes, ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçûſſent plus de peur,
Cela cauſa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevaſſe
Ne fut large aſſez pour eux:
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'eſt pas petit embarras.
Le trop ſuperbe équipage
Peut ſouvent en un paſſage
Cauſer du retardement.
Les petits en toute affaire
Eſquivent fort aiſément:
Les grands ne le peuvent faire.



(*Fable* LXVI.)


LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES . Fable LXVI.

J.B. Oudry inv. *Chedel sculp.*

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un uſage
Que ſur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & chiens de bâteleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit nauffrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal eſt fort ami
De notre eſpece: en ſon hiſtoire,
Pline le dit, il le faut croire.
Il ſauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la reſſemblance,
Lui penſa devoir ſon ſalut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et ſur ſon dos le fit aſſeoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hazard il lui demande:
Êtes-vous d'Athenes la grande?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort;
S'il vous y ſurvient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs:
Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Dauphin dit, bien grand-merci,
Et le Pirée, a part auſſi
A l'honneur de votre préſence?
Vous le voyez ſouvent je penſe?

Tous les jours : il eſt mon ami,
C'eſt une vieille connoiſſance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête;
Et le Magot conſideré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le ſauver.



(*Fable* LXVII.)



J. B. Oudry inv. P. Chenu Sculp.



FABLE VIII.

L'HOMME

ET

L'IDOLE DE BOIS.

FABLE VIII.

L'Homme et l'Idole de bois.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui ſont ſourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût,
N'avoit eu cuiſine ſi graſſe,
Sans que pour tout ce culte à ſon hôte il échût
Succeſſion, tréſor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, ſi pour un ſol d'orage en quelque endroit
S'amaſſoit d'une ou d'autre ſorte,
L'Homme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin ſe fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un lévier, met en piece l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole?
Va, ſors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels
Malheureux, groſſiers & ſtupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains étoient vuides:
J'ai bien fait de changer de ton.



(*Fable* LXVIII.)



J.B. Oudry inv.

P.F. Martenasie sculp.

FABLE IX.

LE GEAI

PARÉ DES PLUMES

DU PAON.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit: un Geai prit ſon plumage;
Puis après ſe l'accommoda:
Puis, parmi d'autres Paons, tout fier ſe panada,
Croyant être un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut: il ſe vit bafoué,
Berné, ſifflé, moqué, joué;
Et, par Meſſieurs les Paons, plumé d'étrange ſorte:
Même vers ſes pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il eſt aſſez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui ſe parent ſouvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, & ne veux leur cauſer nul ennui:
Ce ne ſont pas là mes affaires.



(*Fable* LXIX.)



LE GEAY PARÉ DES PLUMES DU PAON. Fable LXIX.

J.B. Oudry inv.

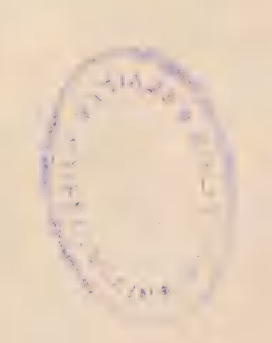
G. Riland sculp.

FABLE X.

LE CHAMEAU

ET

LES BÂTONS FLOTTANS.



FABLE X.

Le Chameau et les Bâtons flottans.

Le premier qui vit un Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le ſecond approcha: le troiſiéme oſa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance ainſi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
S'apprivoiſe avec notre vûe,
Quand ce vient à la continue.
Et, puiſque nous voici tombé ſur ce ſujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant ſur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puiſſant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flottans ſur l'onde.

J'en ſçais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien:
De loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien.



(*Fable* LXX.)


LE CHAMEAU ET LES BÂTONS FLOTANS. Fable LXX

J.B. Oudry inv. P. Avelines sculp.



FABLE XI.

LA GRENOUILLE ET LE RAT.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui ſouvent s'engeigne ſoi-même.
J'ai regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'hui:
Il m'a toujours ſemblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au deſſein que j'ai pris;
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoiſſoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ſes eſprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en ſa langue:
Venez me voir chez moi, je vous ferai feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain:
Il n'étoit pas beſoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curioſité, le plaiſir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ſes petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la choſe publique
Aquatique.
Un point ſans plus tenoit le galant empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède.
Le Rat fut à ſon pied par la patte attaché:
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer ſon hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée:
(C'étoit, à ſon avis, un excellent morceau)
Déja dans ſon eſprit la galante le croque.

Il atteſte les Dieux: la perfide s'en moque.
Il réſiſte: elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faiſoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret ſe débatant ſur l'onde.
Il fond deſſus, l'enleve, & par même moyen
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & ſi bien,
Que de cette double proie
L'Oiſeau ſe donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A ſouper chair & poiſſon.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon inventeur;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon auteur.





LA GRENOUILLE ET LE RAT. Fable LXXI.

J.B. Oudry inv. Aliamet sculp.

FABLE XII.

TRIBUT

ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX

A ALEXANDRE.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux a Alexandre.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité;
Et la raiſon ne m'en eſt pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité:
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les cieux,
Commandoit que, ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes pieds s'allât rendre,
Quadrupédes, Humains, Élephans, Vermiſſeaux,
Les Républiques des Oiſeaux.
La Déeſſe aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel Empereur;
Les Animaux, & toute eſpece lige,
De ſon ſeul appétit, crurent que cette fois
Il falloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au déſert. Tous quittent leur taniére.
Après divers avis, on réſout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniére,
Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le ſeul tribut les tint en peine.
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui poſſédant dans ſon domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut queſtion de porter ce tribut,

Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Aſſiſtés du Cheval, ainſi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils ſe mirent
Avec le Singe, ambaſſadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un paſſage
Monſeigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il ſoit léger, tout fardeau m'embarraſſe:
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous ſera pas une charge trop grande;
Et j'en ſerai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion, rarement ſe pratique.
Le voila donc admis, ſoulagé, bien reçu;
Et, malgré le héros de Jupiter iſſu,
Faiſant chere & vivant ſur la bourſe publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit ſa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il ſe plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambaſſade,
Dit-il, je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe ſalutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit ſa joie:
Que de filles, ô Dieux, mes piéces de monnoie
Ont produites! Voyez; la plûpart ſont déjà

Auſſi grandes que leurs meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-deſſus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le Singe & les Sommiers confus,
Sans oſer repliquer, en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: *Corſaires à Corſaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.



(*Fable* LXXII.)



TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX À ALEXANDRE. Fable LXXII.

J.B. Oudry inv. *Aliamet sculp.*

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les Chevaux ne ſont nés pour les hommes.
Lorſque le genre humain de gland ſe contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au ſiécle où nous ſommes,
Tant de ſelles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de carroſſes;
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors différent
Avec un Cerf plein de vîteſſe,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora ſon adreſſe.
L'Homme lui mit un frein, lui ſauta ſur le dos,
Ne lui donna point de repos,
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laiſſât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme ſon bienfaiteur, diſant: Je ſuis à vous;
Adieu: Je m'en retourne à mon ſéjour ſauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel eſt votre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiére.
Hélas! que ſert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté!
Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps. Déjà ſon écurie
Étoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant ſon lien:

Sage s'il eût remis une légere offenſe.

Quel que ſoit le plaiſir que cauſe la vengeance,
C'eſt l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne ſont rien.





LE CHEVAL S'ETANT VOULU VENGER DU CERF. Fable LXXIII.

J.B. Oudry inv. N. Le Mire sculp.

FABLE XIV.

LE RENARD

ET

LE BUSTE.

FABLE XIV.

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les Grands, pour la plûpart, ſont maſques de théâtre;
Leur apparence impoſe au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en ſçait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout ſens; & quand il s'aperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buſte creux & plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

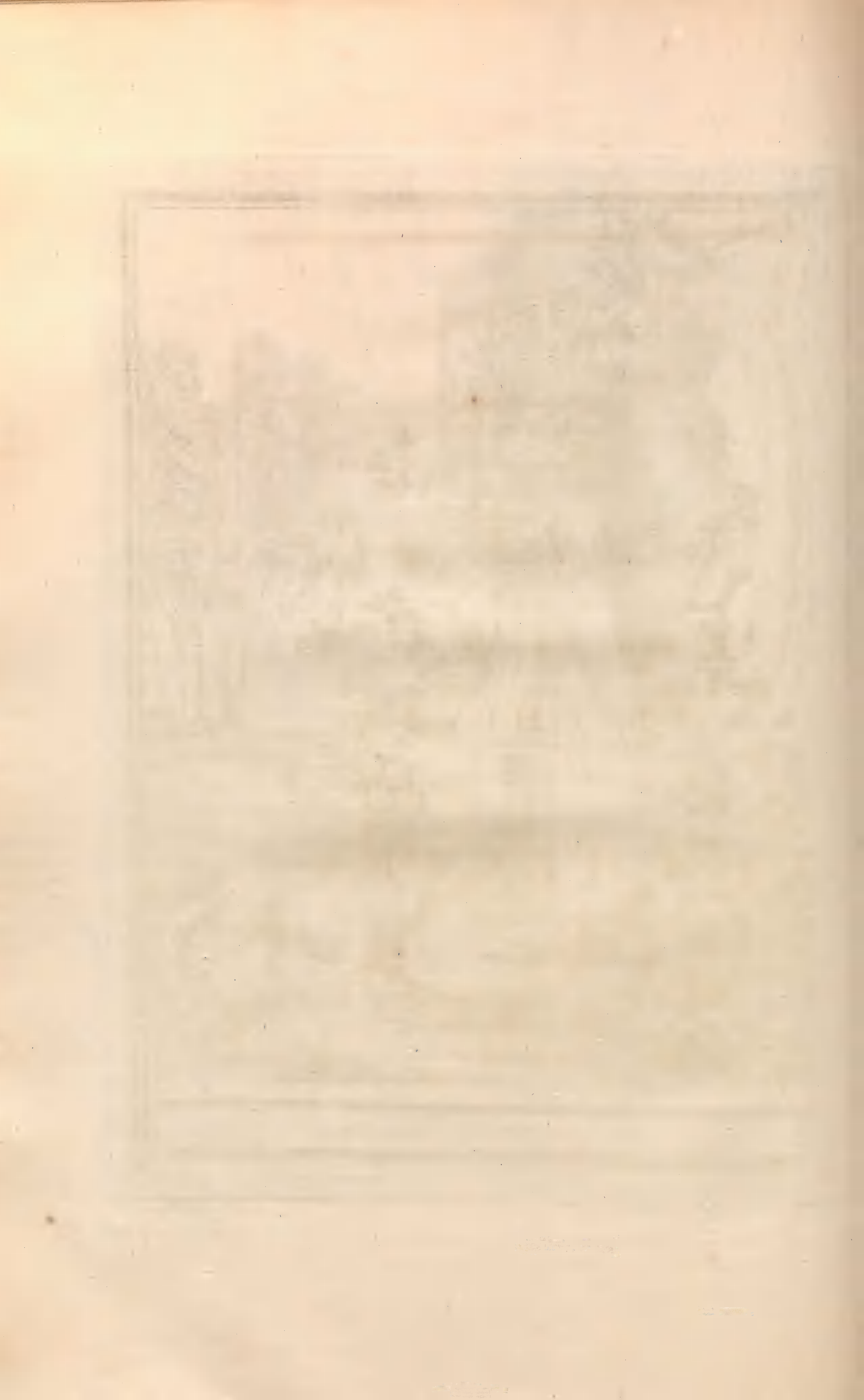
Combien de grands Seigneurs ſont buſtes en ce point?



(*Fable* LXXIV.)



J.B. Oudry inv.   P.F. Martenasie sculp.



FABLE XV.

LE LOUP, LA CHÈVRE *ET* LE CHEVREAU.

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

La Bique allant remplir ſa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet,
Non ſans dire à ſon Biquet:
Gardez-vous, ſur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die
Pour enſeigne & mot du guet,
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe:
Il les recueille à propos,
Et les garde en ſa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton,
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en diſant; foin du Loup;
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet ſoupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moi patte planche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche eſt un point
Chez les Loups, comme on ſçait, rarement en uſage.)
Celui-ci fort ſurpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez ſoi.
Où ſeroit le Biquet s'il eût ajoûté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu?

Deux ſuretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(*Fable* LXXV.)



LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHÈVREAU. Fable LXXV.

J.B. Oudry inv. P.F. Tardieu sculp.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere et l'Enfant.

Ce Loup me remet en mémoire
Un de ſes compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt: voici l'hiſtoire.

Un villageois avoit à l'écart ſon logis:
Meſſer Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit vû ſortir gibier de toute ſorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere auſſi-tôt le gourmande,
Le menace, s'il ne ſe tait,
De le donner au Loup. L'animal ſe tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure;
Quand la mere appaiſant ſa chere géniture,
Lui dit; ne criez point: s'il vient, nous le tuerons.
Qu'eſt-ceci? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre? Eſt-ce ainſi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un ſot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noiſette.
Comme il diſoit ces mots, on ſort de la maiſon:
Un chien de cour l'arrête: épieux & fourches fiéres
L'ajuſtent de toutes maniéres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Auſſi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils? l'ai-je fait à deſſein
Qu'il aſſouviſſe un jour ta faim?

On aſſomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête:
Le Seigneur du village à ſa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit:

Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.





LE LOUP, LA MERE ET L'ENFANT. Fable LXXVI.

J.B. Oudry inv. *J.J. Flipart sculp.*

FABLE XVII.

PAROLE DE SOCRATE.

FABLE XVII.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faiſant bâtir,
Chacun cenſuroit ſon ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel perſonnage.
L'autre blâmoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maiſon pour lui ! L'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis ;
Telle qu'elle eſt, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raiſon
De trouver pour ceux-là trop grande ſa maiſon.
Chacun ſe dit ami ; mais fou qui s'y repoſe.
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.



(*Fable* LXXVII.)



PAROLE DE SOCRATE. Fable LXXVII.

J.B. Oudry inv. Aveline sculp.

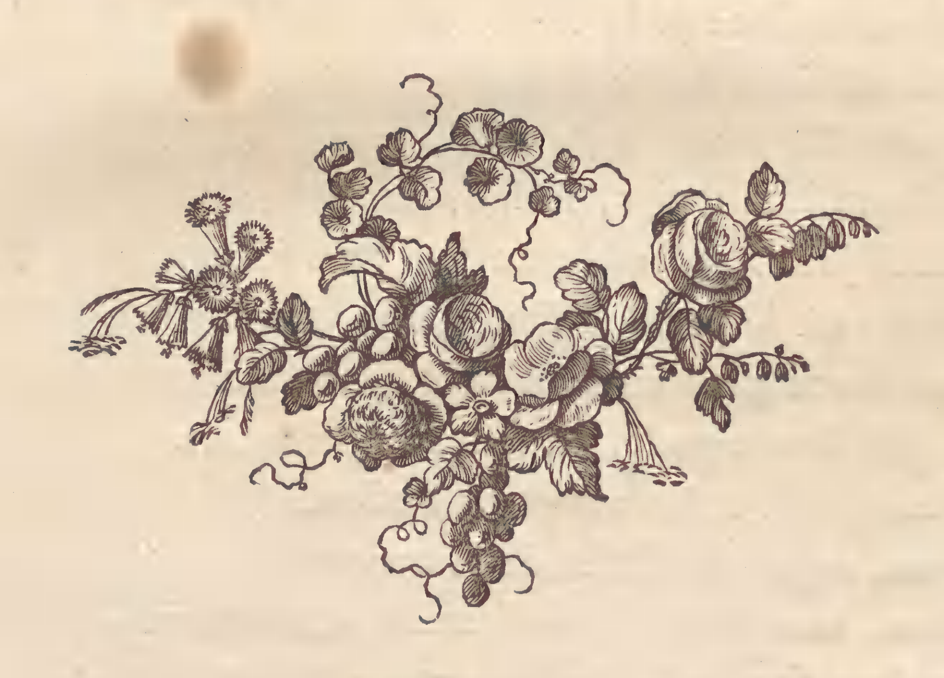
FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfans.

Toute puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-deſſus l'Eſclave de Phrygie.
Si j'ajoûte du mien à ſon invention,
C'eſt pour peindre nos mœurs, & non pas par envie;
Je ſuis trop au-deſſous de cette ambition.
Phédre enchérit ſouvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels penſers me ſeroient mal-ſéans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'hiſtoire
De celui qui tâcha d'unir tous ſes enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit;
Mes chers enfans, dit-il (à ſes fils il parloit,)
Voyez ſi vous romprez ces dards liés enſemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit en diſant: je le donne aux plus forts.
Un ſecond lui ſuccede, & ſe met en poſture,
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faiſceau réſiſta:
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foibles gens! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crut qu'il ſe moquoit, on ſourit, mais à tort.
Il ſépare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours.
Enfin ſe ſentant prêt de terminer ſes jours;
Mes chers enfans, dit-il, je vais où ſont nos peres:
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres;

Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſure en pleurant.
Il prend à tous les mains: il meurt; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier ſaiſit, un voiſin fait procès:
D'abord notre Trio s'en tire avec ſuccès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le ſang les avoit joint, l'intérêt les ſépare.
L'ambition, l'envie, avec les conſultants,
Dans la ſucceſſion entrent en même tems.
On en vient au partage, on conteſte, on chicane:
Le Juge ſur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voiſins reviennent auſſi-tôt,
Ceux-là ſur une erreur, ceux-ci ſur un défaut.
Les freres déſunis ſont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien; & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, & pris à part.





LE VIELLARD ET SES ENFANS . Fable LXXVIII.

J.B. Oudry inv. Noël Le Mire sculp.



LE VIELLARD ET SES ENFANS . Fable LXXVIII . 2e. *planche.*

J.B. Oudry inv. *R. Gaillard Sculp.*

FABLE XIX.

L'ORACLE

ET

L'IMPIE.

FABLE XIX.

L'ORACLE ET L'IMPIE.

Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le Dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui ſentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla conſulter Apollon.
Dès qu'il fut en ſon ſanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauve bête,
Ou de la lâcher auſſi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.



(*Fable* LXXIX.)


L'ORACLE ET L'IMPIE. Fable LXXIX.

J. B. Oudry inv. C. Baquoy sculp.

FABLE XX.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'uſage ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
Eſt d'entaſſer toujours, mettre ſomme ſur ſomme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas eſt auſſi riche qu'eux;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'Homme au tréſor caché qu'Éſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de ſon bien, une ſeconde vie,
Ne poſſédoit pas l'or, mais l'or le poſſédoit.
Il avoit dans la terre une ſomme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa chevance à lui-même ſacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne ſongeât
A l'endroit où giſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs: il gémit, il ſoupire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris.
Votre tréſor? où pris? tout joignant cette pierre.
Eh! ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin? n'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en votre cabinet,

Que de le changer de demeure?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.



(*Fable* LXXX.)



L'AVARE QUI A PERDU SON TRESOR. Fable LXXX.

J.B.Oudry inv. C. Baquoy sculp.

FABLE XXI.

L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un Cerf s'étant ſauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur aſyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enſeignerai les pâtis les plus gras:
Ce ſervice vous peut quelque jour être utile;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le ſecret.
Il ſe cache en un coin, reſpire & prend courage.
Sur le ſoir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faiſoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; & pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour ſortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit: cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa revûe:
Je crains fort pour toi ſa venue.
Juſque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-deſſus le Maître entre, & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt-ceci? dit-il à ſon monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere eſt vieille; allez vîte aux greniers.
Je veux voir déſormais vos bêtes mieux ſoignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne ſçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête

Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnu: chacun prend un épieu:
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne ſçauroient la ſauver du trépas.
On l'emporte, on la ſale, on en fait maint repas,
Dont maint voiſin s'éjouit d'être.
Phédre ſur ce ſujet dit fort élégamment:
Il n'eſt pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.





L'ŒIL DU MAÎTRE. Fable LXXXI.

FABLE XXII.

L'ALOUETTE

ET SES PETITS,

AVEC LE MAÎTRE

D'UN CHAMP.



FABLE XXII.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP.

Ne t'attens qu'à toi ſeul, c'eſt un commun proverbe.
Voici comme Éſope le mit
En crédit.

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils ſont en herbe,
C'eſt-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monſtres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ſes derniéres
Avoit laiſſé paſſer la moitié du Printemps,
Sans goûter les plaiſirs des amours printanniéres.
A toute force enfin elle ſe réſolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée
Se trouvât aſſez forte encor
Pour voler & prendre l'eſſor,
De mille ſoins divers l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ſes enfans
D'être toujours au guet & faire ſentinelle.
Si le poſſeſſeur de ces champs
Vient avecque ſon fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien: ſelon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté ſa famille,

Le poſſeſſeur du champ vient avecque ſon fils.
Ces bleds ſont mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun apportant ſa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme ſa couvée.
L'un commence: il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ſes amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous preſſe encor de changer de retraite:
Mais c'eſt demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant ſoyez gais: voilà dequoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette a l'eſſor. Le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainſi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui ſe repoſe
Sur de tels pareſſeux à ſervir ainſi lents.
Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même choſe.
L'épouvante eſt au nid plus forte que jamais.
Il a dit ſes parens, mere, c'eſt à cette heure . . .
Non, mes enfans, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raiſon, car perſonne ne vint.
Pour la troiſiéme fois le Maître ſe ſouvint
De viſiter ſes bleds. Notre erreur eſt extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'eſt meilleur ami ni parent que ſoi-même.
Retenez bien cela, mon fils; & ſçavez-vous
Ce qu'il faut faire? il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'eſt là notre plus court; & nous acheverons
Notre moiſſon quand nous pourrons.

Dès-lors que le deſſein fut ſçu de l'Alouette,
C'eſt à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans:
Et les petits en même temps
Voletans, ſe culebutans,
Délogerent tous ſans trompette.

Fin du quatriéme Livre.



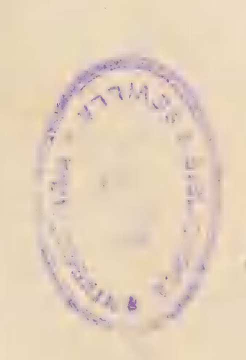


L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP. Fable LXXXII.

J.B. Oudry inv. *L. L'Empereur sculp.*

FABLES CHOISIES.

LIVRE CINQUIEME.



FABLES CHOISIES.

LIVRE CINQUIÉME.

FABLE I.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A M. LE C. D. B.

Votre goût a ſervi de regle à mon ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir ſon ſuffrage.
Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux:
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits; & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Éſope ſe propoſe,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, ſi dans mes vers je ne plais & n'inſtruis,
Il ne tient pas à moi, c'eſt toujours quelque choſe.
Comme la force eſt un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt là tout mon talent: je ne ſçai s'il ſuffit.
Tantôt je peins en un récit
La ſotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots ſur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel eſt ce chétif animal
Qui voulut en groſſeur au bœuf ſe rendre égal.
J'oppoſe quelquefois par une double image,

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scene est l'Univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole:
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sçachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée! O ma pauvre cognée!
S'écrioit-il, Jupiter, rends-la-moi,
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: je n'y demande rien.
Une d'argent succede à la premiére;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
Je suis content si j'ai cette derniere.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois;
Ta bonne foi sera récompensée:
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussi-tôt dispersée;
Et Boquillons de perdre leur outil,

Et de crier pour ſe le faire rendre.
Le roi des dieux ne ſçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru paſſer pour une bête
De ne pas dire auſſi-tôt : la voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup ſur la tête.

Ne point mentir, être content du ſien;
C'eſt le plus ſûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que ſert cela ? Jupiter n'eſt pas dupe.





J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin aqua forti, N. Dupuis caelo sculpserunt.

FABLE II.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le Pot de fer propoſa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excuſa,
Diſant qu'il feroit que ſage
De garder le coin du feu;
Car il lui falloit ſi peu,
Si peu, que la moindre choſe
De ſon débris ſeroit cauſe:
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Eſt plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer:
Si quelque matiére dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je paſſerai,
Et du coup vous ſauverai.
Cette offre le perſuade.
Pot de fer ſon camarade
Se met droit à ſes côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en ſouffre: il n'eut pas fait cent pas,
Que par ſon compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de ſe plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien, il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.



(*Fable* LXXXIV.)



LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER . Fable LXXXIV .

J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.

FABLE III.

LE PETIT POISSON

ET

LE PÊCHEUR.



FABLE III.

Le petit Poisson et le Pêcheur.

Petit Poiſſon deviendra grand,
Pourvû que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'eſt folie:
Car de le rattraper, il n'eſt pas trop certain.

Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviére.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant ſon butin,
Voilà commencement de chere & de feſtin:
Mettons-le en notre gibeciére.
Le pauvre Carpillon lui dit en ſa maniére,
Que ferez-vous de moi ? je ne ſçaurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée:
Laiſſez-moi Carpe devenir;
Je ſerai par vous repêchée.
Quelque gros partiſan m'achetera bien cher:
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat? Croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille? & bien ſoit, repartit le Pêcheur,
Poiſſon, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; & vous avez beau dire,
Dès ce ſoir on vous fera frire.

Un *tien* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.
L'un eſt ſûr, l'autre ne l'eſt pas.

(*Fable* LXXXV.)


LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR. Fable LXXXV.

J.B. Oudry inv.

P. Avelines sculp.

FABLE IV.

LES OREILLES *DU* LIÉVRE.

FABLE IV.

Les Oreilles du Liévre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chévres, Béliers, Taureaux aussi-tôt délogerent,
Daims & Cerfs de climat changerent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Liévre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici;
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit:
Cornes cela! vous me prenez pour cruche:
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
J'aurai beau protester: mon dire & mes raisons
Iront aux petites maisons.





LES OREILLES DU LIEVRE. Fable LXXXVI.

J.B. Oudry inv. *Pitre sculp.*

FABLE V.

LE RENARD

QUI A LA QUEUE COUPÉE.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant ſon Renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hazard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laiſſa ſa queue,
S'étant, dis-je, ſauvé, ſans queue & tout honteux;
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conſeil entre eux,
Que faiſons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les ſentiers fangeux?
Que nous ſert cette queue? il faut qu'on ſe la coupe;
Si l'on me croit, chacun s'y réſoudra.
Votre avis eſt fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il ſe fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu:
La mode en fût continuée.




LE RENARD QUI A LA QUEUE COUPÉE. Fable LXXXVII.

J. B. Oudry inv. P. E. Moitte Sculp.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

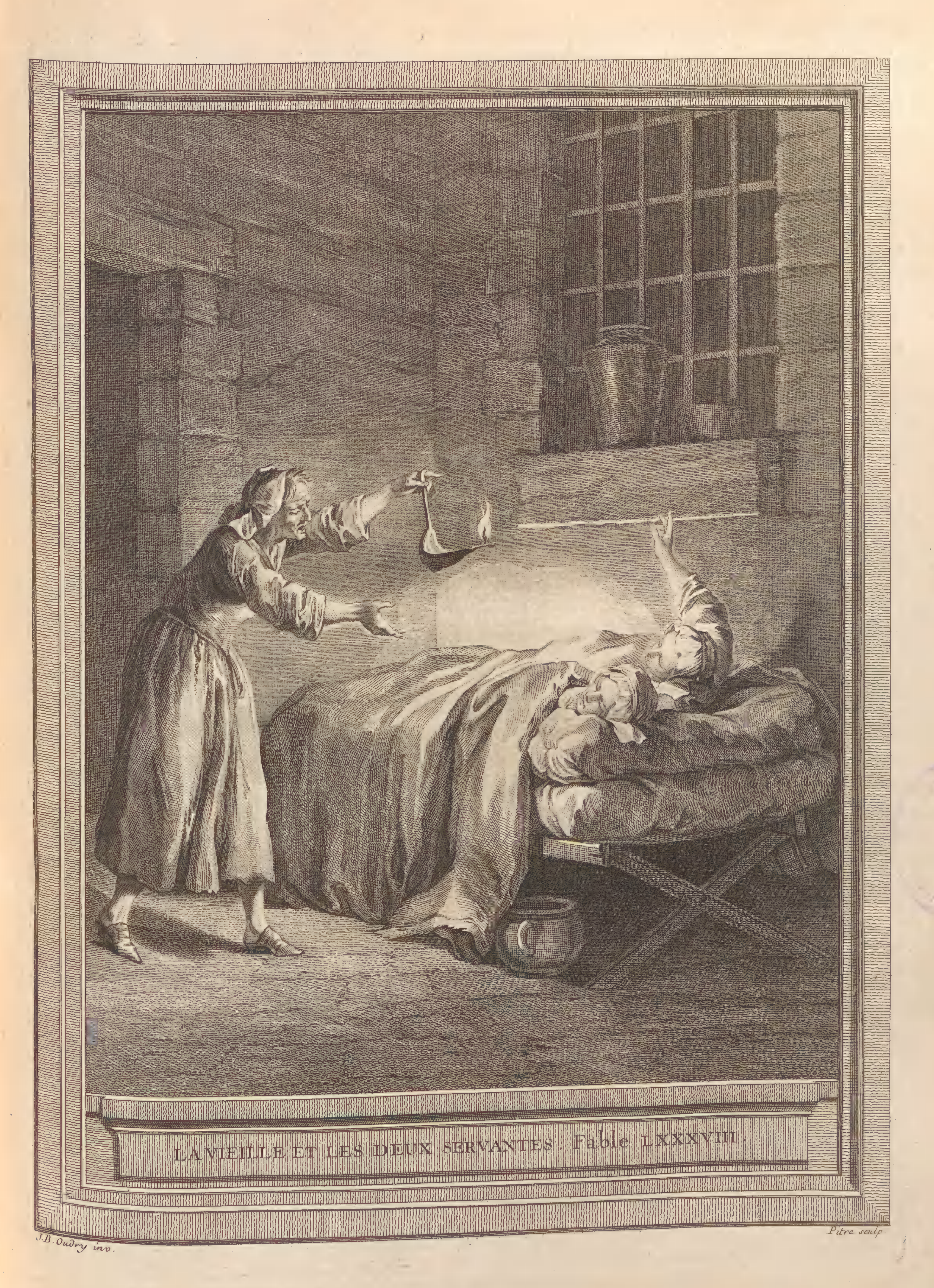
Il étoit une Vieille ayant deux Chambriéres.
Elles filoient si bien, que les sœurs filandiéres
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche:
Dès que Thétis chassoit Phœbus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit:
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras;
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents: maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce couple & ſon ſalaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De Caribde en Sylla.



(*Fable* LXXXVIII.)



LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES . Fable LXXXVIII .

J.B. Oudry inv. Pitre sculp.

FABLE VII.

LE SATYRE ET LE PASSANT.

Au fond d'un antre ſauvage,
Un Satyre & ſes enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vûs ſur la mouſſe
Lui, ſa femme, & maint petit:
Ils n'avoient tapis ni houſſe,
Mais tous fort bon appétit.

Pour ſe ſauver de la pluie
Entre un paſſant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le ſemondre deux fois.
D'abord avec ſon haleine
Il ſe réchauffe les doigts.

Puis, ſur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il ſouffle auſſi.
Le Satyre s'en étonne;
Notre hôte, à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaiſe aux Dieux que je couche
Avec vous ſous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.





LE SATYRE ET LE PASSANT. Fable LXXXIX.

J. B. Oudry inv. J. Ouvrier sculp.



FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

Un certain Loup, dans la ſaiſon
Que les tiédes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maiſon,
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hyver,
Aperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je l'aiſſe à penſer quelle joie.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh que n'es-tu Mouton! car tu me ſerois hoc:
Au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proie:
Ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Écolier d'Hippocrate:
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les ſimples de ces prés:
Qu'il ſçait guérir, ſans qu'il ſe flatte,
Toutes ſortes de maux. Si Dom Courſier vouloit
Ne point celer ſa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainſi ſans être lié,
Témoignoit quelque mal, ſelon la Médecine.
J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apoſtume ſous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux;
Et fais auſſi la Chirurgie.
Mon galant ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de haper ſon malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,

Qui vous lui met en marmelade
Les mendibules & les dents.
C'eſt bien fait, dit le Loup en ſoi-même fort triſte,
Chacun à ſon métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'Herboriſte,
Et ne fus jamais que Boucher.



(*Fable* XC.)


LE CHEVAL ET LE LOUP. Fable XC.

J.B. Oudry inv.

Teucher sculp.

FABLE IX.

LE LABOUREUR *ET* SES ENFANS.

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfans.

Travaillez, prenez de la peine:
C'eſt le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes Enfans, leur parla ſans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laiſſé nos parens:
Un tréſor eſt caché dedans.
Je ne ſçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût.
Creuſez, fouillez, bêchez, ne laiſſez nulle place
Où la main ne paſſe & repaſſe.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
De-çà, de-là, par tout; ſi bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut ſage
De leur montrer avant ſa mort,
Que le travail eſt un tréſor.





LE LABOUREUR ET SES ENFANS. Fable XCI.

J.B. Oudry inv. Louis Legrand sculp.

FABLE X.

LA MONTAGNE *QUI* ACCOUCHE.

FABLE X.

La Montagne qui accouche

Une montagne en mal d'enfant,
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit: je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.





LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE . Fable XCII.

FABLE XI.

LA FORTUNE *ET* LE JEUNE ENFANT.

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormoit, étendu de ſon long,
Un Enfant alors dans ſes claſſes.
Tout eſt aux Écoliers couchette & matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un ſaut de vingt braſſes.
Près de là tout heureuſement
La Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
Lui diſant : mon mignon, je vous ſauve la vie.
Soyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence ſi haute
Provient de mon caprice ? Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faiſons de tous écots :
Elle eſt priſe à garant de toutes aventures.
Eſt-on ſot, étourdi, prend-on mal ſes meſures,
On penſe en être quitte en accuſant ſon ſort :
Bref, la Fortune a toujours tort.





LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT. Fable XCIII.

J.B. Oudry inv. P. Avelines sculp.



FABLE XII.

LES

MÉDECINS.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le Médecin *Tant-pis* alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere *Tant-mieux*.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soûtint que le gisant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature;
Après qu'en ses conseils *Tant-pis* eut été crû.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévû:
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.





LES MEDECINS. Fable XCIV.

J. B. Oudry invenit. P. F. Tardieu Sculp.



FABLE XIII.

LA POULE

AUX

ŒUFS D'OR.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans ſon corps elle avoit un tréſor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva ſemblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de ſon bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vûs,
Qui du ſoir au matin ſont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches?





LA POULE AUX ŒUFS D'OR. Fable XCV.

J.B. Oudry inv — P. Chenu Sculp.

FABLE XIV.

L'ÂNE

PORTANT

DES RELIQUES.

FABLE XIV.

L'ÂNE PORTANT DES RELIQUES.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penſer il ſe carroit,
Recevant comme ſien l'encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit:
Maître Baudet, ôtez-vous de l'eſprit
Une vanité ſi folle.
Ce n'eſt pas vous, c'eſt l'idole,
A qui cet honneur ſe rend,
Et que la gloire en eſt dûe.
D'un Magiſtrat ignorant,
C'eſt la robe qu'on ſalue.





L'ÂNE PORTANT DES RELIQUES. Fable XCVI.

J.B. Oudry inv. *Laur. Cars sculp.*

FABLE XV.

LE CERF *ET* LA VIGNE.

FABLE XV.

LE CERF ET LA VIGNE.

Un Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & ſauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute ſa Bienfaictrice, ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juſte châtiment,
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à ſa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'aſyle
Qui les a conſervés.





LE CERF ET LA VIGNE . Fable XCVII

J.B. Oudry inv.

L. l'Empereur sculpsit.

FABLE XVI.

LE SERPENT
ET
LA LIME.

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

On conte qu'un Serpent, voiſin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voiſinage)
Entra dans ſa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il ſe mit à ronger.
Cette Lime lui dit, ſans ſe mettre en colere,
Pauvre ignorant ! Et que prétens-tu faire ?
Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle ;
Pluſtôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adreſſe à vous, Eſprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.



(*Fable* XCVIII.)


LE SERPENT ET LA LIME . Fable XCVIII .
J.B. Oudry inv.
J. Menil sculp.



FABLE XVII.

LE LIÉVRE
ET
LA PERDRIX.

FABLE XVII.

Le Liévre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables:
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
Le Sage Ésope, dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

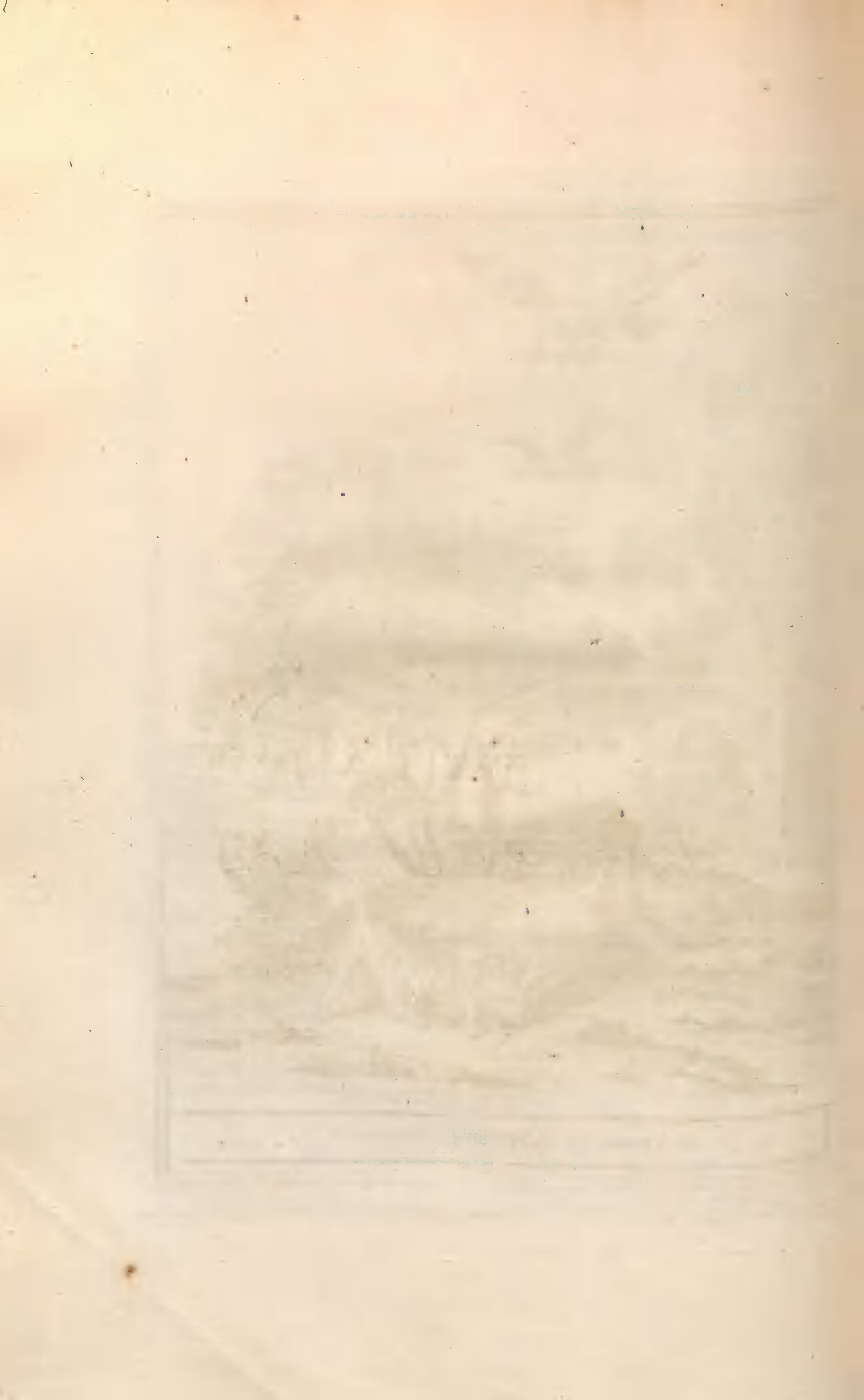
Le Liévre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille:
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortans de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Liévre; &, d'une ardeur extrême,
Il le pousse; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Liévre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit:
Tu te vantois d'être si vîte;
Qu'as-tu fait de tes pieds? au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sçauront garantir à toute extrémité:
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour aux serres cruelles.

(*Fable* XCIX.)



LE LIÈVRE ET LA PERDRIX . Fable XCIX .

J.B. Oudry inv. Chedel sculp.



FABLE XVIII.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cesserent;
Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'Oiseau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau;
Je crains en ce cas pour leur peau:
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit: mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier: retenez-la si bien,
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture:
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle aperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne sçai pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégére.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami:
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:

Ses repas, ne ſont point repas à la légere.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ſes chers nourriſſons, hélas! pour toute choſe.
Il ſe plaint; & les Dieux ſont par lui ſuppliés
De punir le brigand qui de ſon deuil eſt cauſe.
Quelqu'un lui dit alors: n'en accuſe que toi,
Ou pluſtôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve ſon ſemblable
Beau, bien fait, & ſur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait:
En avoient-ils le moindre trait?





L'AIGLE ET LE HIBOU. Fable C.

J.B. Oudry inv.

P.Q. Chedel sculp.

FABLE XIX.

LE LION
S'EN ALLANT
EN GUERRE.

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion dans ſa tête avoit une entrepriſe.
Il tint conſeil de guerre, envoya ſes Prévôts,
Fit avertir les Animaux:
Tous furent du deſſein, chacun ſelon ſa guiſe.
L'Eléphant devoit ſur ſon dos
Porter l'attirail néceſſaire,
Et combattre à ſon ordinaire:
L'Ours s'apprêter pour les aſſauts:
Le Renard ménager de certaines pratiques;
Et le Singe amuſer l'ennemi par ſes tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui ſont lourds;
Et les Liévres ſujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer:
Notre troupe, ſans eux, ne ſeroit pas complette.
L'Ane effraira les gens, nous ſervant de trompette;
Et le Liévre pourra nous ſervir de courier.

Le Monarque prudent & ſage,
De ſes moindres ſujets ſçait tirer quelque uſage,
Et connoît les divers talens.
Il n'eſt rien d'inutile aux perſonnes de ſens.




LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE. Fable CI.
J.B. Oudry inv.
C.N. Cochin aqua forti, N. Beauvais caelo sculpserunt

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.

Deux Compagnons preſſés d'argent,
A leur voiſin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant;
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens:
Le Marchand, à ſa peau, devoit faire fortune:
Elle garantiroit des froids les plus cuiſans;
On en pourroit fourrer pluſtôt deux robes qu'une.
Dindenaut priſoit moins ſes Moutons qu'eux leur Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & ſe mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le réſoudre:
D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'eſt un marbre,
Se couche ſur le nez, fait le mort, tient ſon vent,
Ayant quelque part oüi dire,
Que l'Ours s'acharne peu ſouvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne reſpire.
Seigneur Ours, comme un ſot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps giſant, le croit privé de vie;
Et de peur de ſupercherie,
Le tourne, le retourne, approche ſon muſeau,
Flaire aux paſſages de l'haleine.
C'eſt dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il ſent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de ſon arbre deſcend:

Court à ſon Compagnon, lui dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.





L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS. Fable CII.

J.B. Oudry inv. P.F. Moitte Sculp.

FABLE XXI.

L'ÂNE
VÊTU
DE LA PEAU DU LION.

FABLE XXI.

L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu
Etoit craint par tout à la ronde:
Et bien qu'animal ſans vertu,
Il faiſoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors ſon office.
Ceux qui ne ſçavoient pas la ruſe & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chaſſât les Lions au Moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue eſt rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Fin du cinquiéme Livre.





L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION . Fable CIII .

J.B. Oudry inv.

P. Chenu sculp.



FABLES CHOISIES.

LIVRE SIXIÉME.

FABLE I.

LE PÂTRE ET LE LION.

Les Fables ne ſont pas ce qu'elles ſemblent être:
Le plus ſimple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait paſſer le précepte avec lui.
En ces ſortes de feintes il faut inſtruire & plaire;
Et conter pour conter me ſemble peu d'affaire.
C'eſt par cette raiſon, qu'égayant leur eſprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit ſi ſuccinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Éſope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
Mais ſur tous, certain Grec renchérit & ſe pique
D'une élégance Laconique.
Il renferme toujours ſon conte en quatre vers:
Bien ou mal, je le laiſſe à juger aux Experts.
Voyons-le avec Éſope en un ſujet ſemblable.
L'un améne un Chaſſeur, l'autre un Pâtre en ſa Fable.
J'ai ſuivi leur projet quant à l'événement,
Y couſant en chemin quelque trait ſeulement.
Voici comme, à peu près, Éſope le raconte.

Un Pâtre à ſes brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ

Des lacs à prendre loups, ſoupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, diſoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le drôle à ces lacs ſe prenne en ma préſence,
Et que je goûte ce plaiſir,
Parmi vingt veaux je veux choiſir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots ſort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre ſe tapit, & dit à demi mort:
Que l'homme ne ſçait guère, helas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf, ſi tu fais qu'il s'écarte.

C'eſt ainſi que l'a dit le principal Auteur:
Paſſons à ſon imitateur.





LE PASTRE ET LE LION. Fable CIV.

J. B. Oudry inv. C. Cochin aqua forti, Beauvais caelo sculpserunt.

FABLE II.

LE LION
ET
LE CHASSEUR.

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

Un Fanfaron, amateur de la chaſſe,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il ſoupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enſeigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maiſon,
Que de ce pas je me faſſe raiſon.
Le Berger dit: c'eſt vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion ſort, & vient d'un pas agile.
Le fanfaron auſſitôt d'eſquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque aſyle,
S'écria-t-il, qui me puiſſe ſauver.

La vraie épreuve de courage
N'eſt que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit auſſi-tôt qu'il le voit.



(*Fable* CV.)



LE LION ET LE CHASSEUR. Fable CV.

J.B. Oudry inv. Laur. Cars sculp.

FABLE III.

PHŒBUS ET BORÉE.

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux Voyageurs eſt bonne:
Il pleut; le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui ſortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort néceſſaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens; mais il n'a pas prévû
Que je ſçaurai ſouffler de ſorte,
Qu'il n'eſt bouton qui tienne: il faudra, ſi je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) ſans tant de paroles,
A qui pluſtôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laiſſe obſcurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Notre ſouffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, ſouffle, tempête, & briſe en ſon paſſage
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
Le tout au ſujet d'un manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empêcher que l'orage
Ne ſe pût engouffrer dedans.
Cela le préſerva: le Vent perdit ſon temps:

Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-tôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil diſſipe la nue,
Récrée, & puis pénétre enfin le Cavalier,
Sous ſon balandras fait qu'il ſue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encor n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.

Plus fait douceur que violence.





PHŒBUS ET BORÉE. Fable CVI.

J.B. Oudry inv.

Pitre sculp.

FABLE IV.

JUPITER ET LE MÉTAYER.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; & gens ſe préſenterent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant & rude ; & l'autre un autre ſi.
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laiſſât diſpoſer de l'air,
Lui donnât ſaiſon à ſa guiſe,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la biſe,
Enfin du ſec & du mouillé,
Auſſi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y conſent. Contrat paſſé : notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente ; & fait en ſomme
Un climat pour lui ſeul : ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les Amériquains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an ſuivant, voilà tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confeſſe ſon imprudence.

Jupiter en uſa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.





JUPITER ET LE MÉTAYER . Fable CVII.

J.B. Oudry inv. Pasquier sculp.

FABLE V.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut preſque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'aventure à ſa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet État,
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à ſe donner carriére;
Lorſque deux animaux m'ont arrêté les yeux,
L'un doux, benin & gracieux;
Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude;
Sur la tête un morceau de chair;
Une ſorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre ſa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à ſa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il ſe battoit, dit-il, les flancs avec ſes bras,
Faiſant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudiſſant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoiſſance
Avec cet animal qui m'a ſemblé ſi doux.
Il eſt velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeſte regard, & pourtant l'œil luiſant.
Je le crois fort ſympatiſant
Avec Meſſieurs les Rats: car il a des oreilles

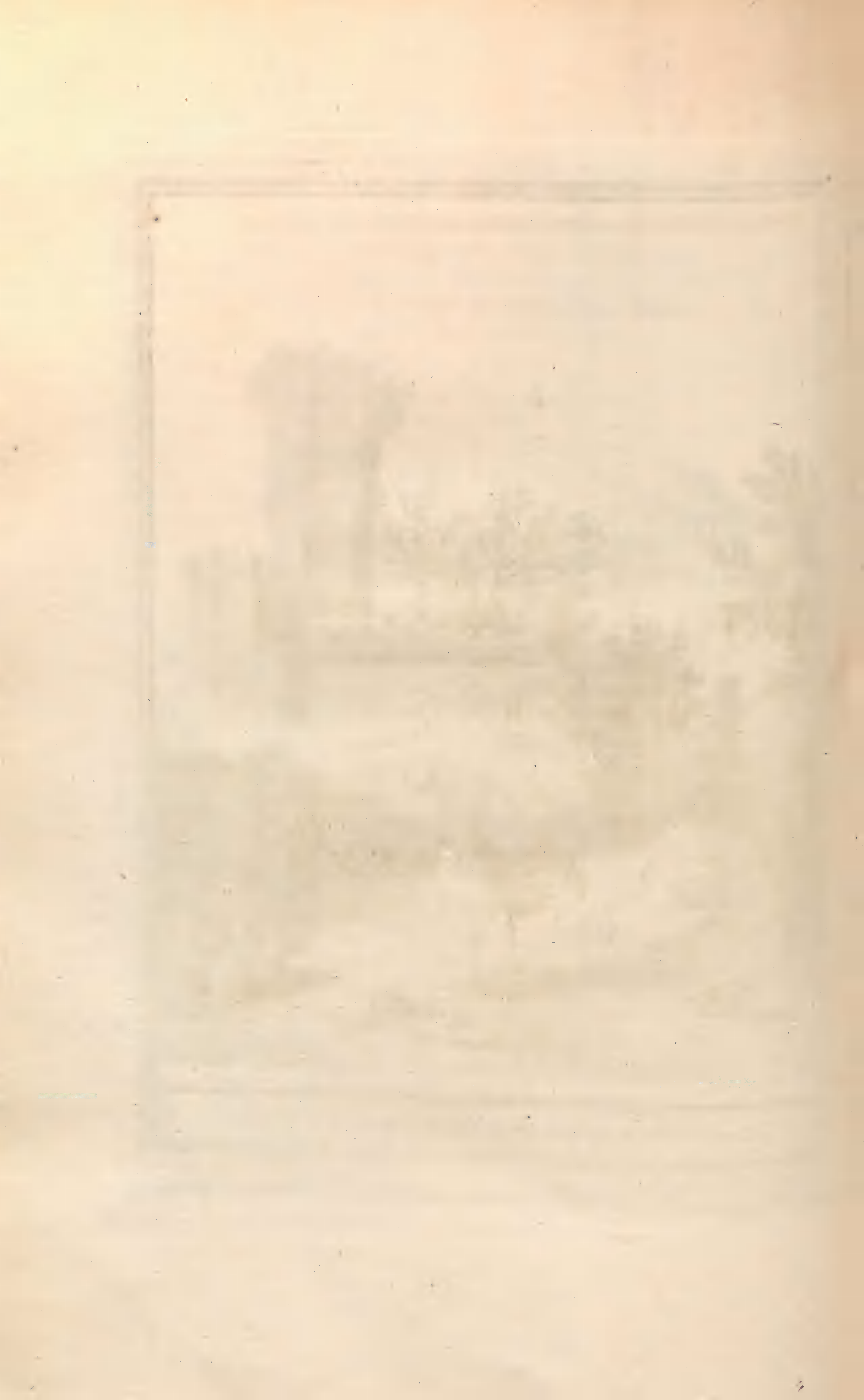
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un ſon plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet eſt un Chat,
Qui, ſous ſon minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir eſt porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'eſt ſur nous qu'il fonde ſa cuiſine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens ſur la mine.





LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU. Fable CVIII.

J.B. Oudry inv. Chedel sculp.



FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE *ET* LES ANIMAUX.

FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
En ſon vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'aſſemblerent, dit-on.
De ſon étui la couronne eſt tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.
Il ſe trouva que ſur tous eſſayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop groſſe, aucuns même cornue.
Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaiſir, la thiare eſſayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille ſingeries,
Paſſa dedans ainſi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage,
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eut fait ſon petit compliment,
Il dit au Roi: je ſçai, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la ſçache.
Or tout tréſor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à votre majeſté.
Le nouveau Roi bâille après la finance:
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége: il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'aſſiſtance,
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne ſçachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadême.

(Fable CIX.)



LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX. Fable CIX.

J.B. Oudry inv. A. Radigues sculp.

FABLE VII.

LE MULET
SE VANTANT
DE SA GÉNÉALOGIE.

FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le Mulet d'un Prélat ſe piquoit de nobleſſe,
Et ne parloit inceſſamment
Que de ſa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proueſſe.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'hiſtoire.
Il eût crû s'abaiſſer ſervant un Médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne ſeroit bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toujours ſeroit-ce à juſte cauſe,
Qu'on le dit bon à quelque choſe.



(*Fable* cx.)



LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE . Fable CX.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD

ET

L'ÂNE.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Ane.

Un Vieillard ſur ſon Ane aperçut en paſſant
Un pré plein d'herbe & fleuriſſant.
Il y lâche ſa bête; & le Griſon ſe rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faiſant mainte place nette.
L'ennemi vient ſur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard;
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je ſois?
Sauvez-vous, & me laiſſez paître.
Notre ennemi, c'eſt notre maître:
Je vous le dis en bon François.




LE VIELLARD ET L'ÂNE. Fable CXI.
J.B. Oudry inv.
Teucher sculp.

FABLE IX.

LE CERF
SE VOYANT
DANS L'EAU.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le criſtal d'une fontaine,
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Louoit la beauté de ſon bois;
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux,
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Diſoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts, mon front atteint le faîte:
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la ſorte,
Un Limier le fait partir:
Il tâche à ſe garantir,
Dans les Forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ſes jours dépendent.
Il ſe dédit alors, & maudit les préſens,
Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faiſons cas du beau, nous mépriſons l'utile;
Et le beau ſouvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ſes pieds qui le rendent agile:
Il eſtime un bois qui lui nuit.




LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU. Fable CXII.
J.B. Oudry inv.
J. Pasquier sculp.

FABLE X.

LE LIÉVRE ET LA TORTUE.

Rien ne ſert de courir: il faut partir à point.
Le Liévre & la Tortue en ſont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt? êtes-vous ſage?
Repartit l'animal léger.
Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainſi fut fait, & de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Sçavoir quoi, ce n'eſt pas l'affaire;
Ni de quel Juge l'on convint.
Notre Liévre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorſque prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes,
Et leur fait arpenter les Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laiſſe la Tortue
Aller ſon train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle ſe hâte avec lenteur.
Lui cependant mépriſe une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit preſque au bout de la carriere,

Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la Tortue arriva la premiére.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raiſon?
Dequoi vous ſert votre vîteſſe?
Moi l'emporter! Et que feroit-ce
Si vous portiez une maiſon?





LE LIEVRE ET LA TORTUE, Fable CXIII.

J.B. Oudry inv. Chedel sculp.



FABLE XI.

L'ANE ET SES MAITRES.

L'Ane d'un Jardinier ſe plaignoit au Deſtin
De ce qu'on le faiſoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui diſoit-il, ont beau chanter matin,
Je ſuis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle néceſſité d'interrompre mon ſomme!
Le ſort, de ſa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de ſomme
Paſſe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La peſanteur des peaux, & leur mauvaiſe odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, diſoit-il, à mon premier Seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en ſouvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine, ou ſi j'en ai quelqu'une,
C'eſt de coups. Il obtint changement de fortune;
Et ſur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le ſeul qui ne ſoit pas content?
N'ai-je en l'eſprit que ſon affaire?

Le Sort avoit raiſon: tous gens ſont ainſi faits:
Notre condition jamais ne nous contente:
La pire eſt toujours la préſente.

Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde ſa requête,
Nous lui romprons encor la tête.





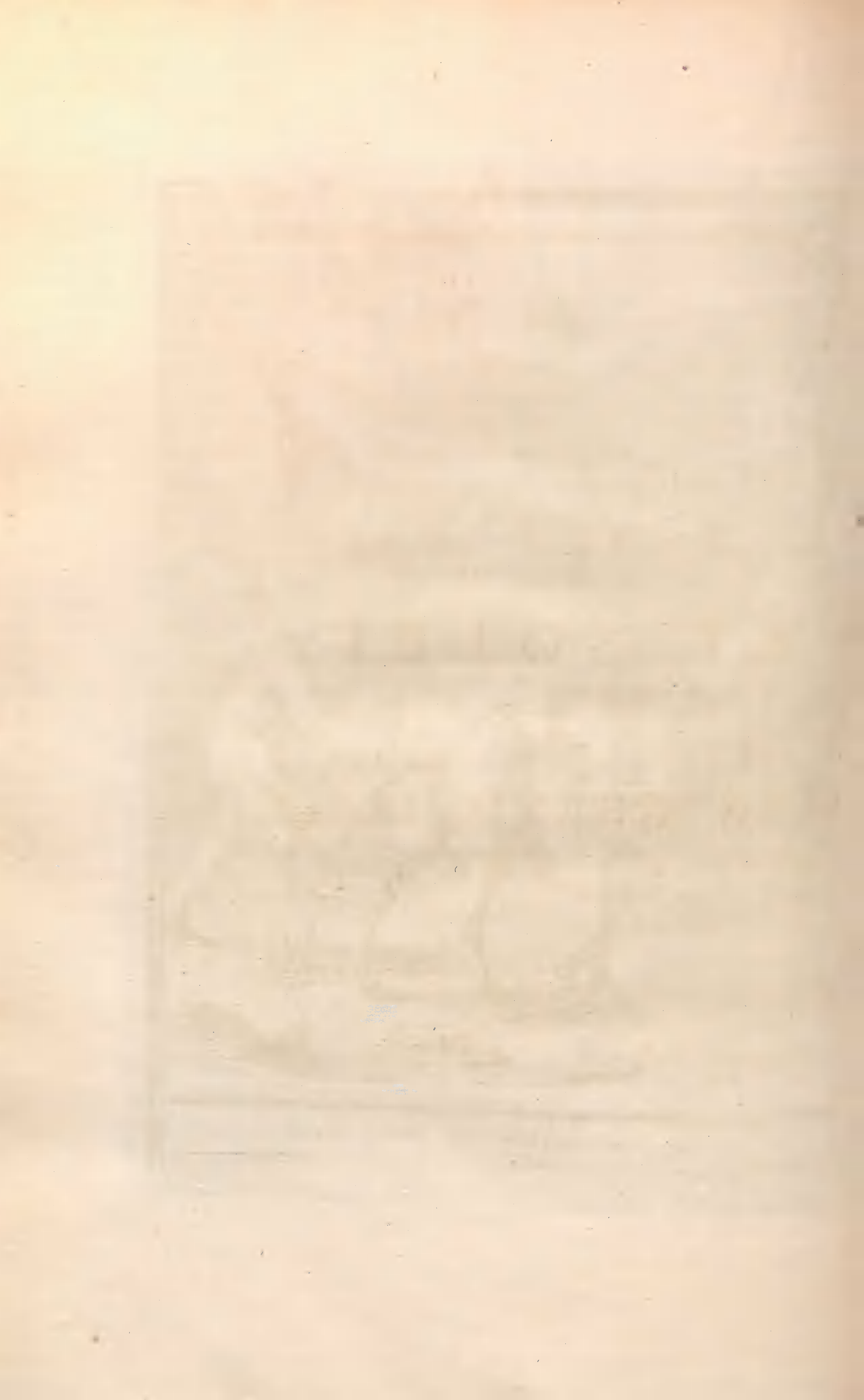
L'ÂNE ET SES MAITRES. Fable CXIV.

J.B. Oudry inv. P.F. Tardieu sculp.



L'ÂNE ET SES MAITRES. Fable CXIV. 2^e. *planche*.

J.B. Oudry inv. L. Lempereur sculp.

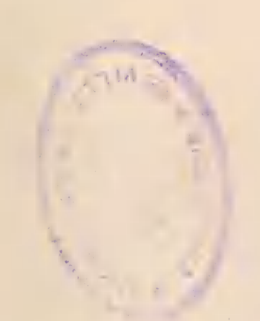


FABLE XII.

LE SOLEIL

ET

LES GRENOUILLES.



FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux nôces d'un Tyran tout le peuple en lieſſe
Noyoit ſon ſouci dans les pots.
Éſope ſeul trouvoit que les gens étoient ſots
De témoigner tant d'allegreſſe.
Le Soleil, diſoit-il, eut deſſein autrefois
De ſonger à l'Hyménée.
Auſſi-tôt on oüit, d'une commune voix,
Se plaindre de leur deſtinée
Les Citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort, un ſeul Soleil à peine
Se peut ſouffrir: une demi-douzaine
Mettra la mer à ſec & tous ſes habitans.
Adieu joncs & marais: notre race eſt détruite:
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon ſens, ne raiſonnoient pas mal.





LE SOLEIL ET LES GRENOÜILLES. Fable CXV.

J. B. Oudry inv. *Chedel sculp.*



FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS

ET

LE SERPENT.

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

Éſope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu ſage,
Un jour d'hyver ſe promenant
A l'entour de ſon héritage,
Aperçut un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure;
Et ſans conſidérer quel ſera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le reſſuſcite.
L'animal engourdi ſent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il léve un peu la tête, & puis ſiffle auſſi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un ſaut
Contre ſon bienfaiteur, ſon ſauveur & ſon pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon ſalaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juſte courroux,
Il vous prend ſa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la tête.
L'Inſecte, ſautillant, cherche à ſe réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il eſt bon d'être charitable:
Mais envers qui, c'eſt là le point.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
Qui ne meure enfin miſérable.



LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT. Fable CXVI.

J.B. Oudry inv. Louis Le Grand Sculp.

FABLE XIV.

LE LION MALADE

ET

LE RENARD.

FABLE XIV.

Le Lion malade, et le Renard.

De par le Roi des animaux,
Qui dans ſon antre étoit malade,
Fut fait ſçavoir à ſes vaſſaux
Que chaque eſpece, en ambaſſade,
Envoyât gens le viſiter,
Sous promeſſe de bien traiter
Les Députes, eux & leur ſuite;
Foi de Lion très-bien écrite:
Bon paſſe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute:
De chaque eſpece on lui députe.
Les Renards gardans la maiſon,
Un d'eux en dit cette raiſon.
Les pas empreints ſur la pouſſiére,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, ſans exception, regardent ſa taniére;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que ſa Majeſté nous diſpenſe.
Grand-merci de ſon paſſe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en ſort.



(*Fable* CXVII.)



LE LION MALADE ET LE RENARD. Fable CXVII.

J. B. Oudry inv.

P. Q. Chedel sculp.

FABLE XV.

L'OISELEUR,

L'AUTOUR

ET L'ALOUETTE.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

Les injuſtices des pervers
Servent ſouvent d'excuſe aux nôtres.
Telle eſt la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des Oiſillons:
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Auſſi-tôt un Autour planant ſur les ſillons,
Deſcend des airs, fond & ſe jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorſque ſe rencontrant ſous la main de l'Oiſeau,
Elle ſent ſon ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
Lui-même ſous les rêts demeure enveloppé.
Oiſeleur, laiſſe-moi, dit-il en ſon langage:
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiſeleur repartit: ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?





L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUËTTE. Fable CXVIII.

J.B. Oudry inv. J. Ouvrier sculp.

FABLE XVI.

LE CHEVAL *ET* L'ÂNE.

FABLE XVI.

LE CHEVAL ET L'ANE.

En ce monde il ſe faut l'un l'autre ſecourir.
Si ton voiſin vient à mourir,
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que ſon ſimple harnois,
Et le pauvre Baudet ſi chargé qu'il ſuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu:
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en eſt pas incivile:
Moitié de ce fardeau ne vous ſera que jeu.
Le Cheval refuſa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit ſous le faix mourir ſon camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par deſſus encor.





LE CHEVAL ET L'ÂNE. Fable CXIX.

J.B. Oudry inv. P. Chenu Sculp.

FABLE XVII.

LE CHIEN

QUI LÂCHE SA PROIE

POUR L'OMBRE.

FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun ſe trompe ici bas:
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en ſçait pas,
La plûpart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Éſope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant ſa proie en l'eau repréſentée,
La quitta pour l'image, & penſa ſe noyer:
La riviere devint tout d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords;
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.





LE CHIEN QUI LÂCHE SA PROYE POUR L'OMBRE. Fable CXX.

J.B. Oudry inv. *J. Ouvrier sculp.*

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaëton d'une voiture à foin
Vit ſon char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain ſecours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la baſſe Bretagne,
Appellé Quimper-corentin.
On ſçait aſſez que le deſtin
Adreſſe là les gens, quand il veut qu'on enrage:
Dieu nous préſerve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteſte & jure de ſon mieux,
Peſtant en ſa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ſes chevaux,
Contre ſon char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont ſi célébres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : ſi ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priére étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainſi :
Hercule veut qu'on ſe remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui juſqu'à l'eſſieu les enduit.
Prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniére. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.

Je l'ai pris. Qu'eſt-ceci ? mon char marche à ſouhait !
Hercule en ſoit loué. Lors la voix : tu vois comme
Tes chevaux aiſément ſe ſont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.





J.B. Oudry inv.

Pasquier sculp.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette ſcience, de tout temps,
Fut en Profeſſeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Acheron;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il eſt un Paſſe-Ciceron.
Un des derniers ſe vantoit d'être,
En éloquence, ſi grand maître,
Qu'il rendroit diſert un badaud,
Un manant, un ruſtre, un lourdaud.
Oui, Meſſieurs, un lourdaut, un animal, un âne:
Que l'on m'amene un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître paſſé;
Et veux qu'il porte la ſoutane.
Le Prince ſçut la choſe: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau rouſſin d'Arcadie,
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine ſomme.
Il devoit, au bout de dix ans,
Mettre ſon âne ſur les bancs:
Sinon, il conſentoit d'être, en place publique,
Guindé la hart au col, étranglé court & net,
Ayant au dos ſa Rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des Courtiſans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace & beaucoup de preſtance:
Sur tout qu'il ſe ſouvînt de faire à l'aſſiſtance

Un diſcours où ſon art fût au long étendu;
Un diſcours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le Roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.





LE CHARLATAN. Fable CXXII.

J. B. Oudry inv. *Pitre Martenasie sculp.*

FABLE XX.

LA DISCORDE.

FABLE XX.

La Discorde.

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme,
On la reçut à bras ouverts,
Elle, & Que-si-que-non, son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas Univers,
De préférer notre Hémisphere,
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; & l'autre diligente,
Couroit vîte aux débats, & prévenoit la paix;
Faisoit, d'une éteincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre,
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un sejour affecté,
Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maison assignée.

(*Fable* CXXIII.)


LA DISCORDE . Fable CXXIII .
J.B. Oudry inv.
L. Lempereur sculp.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un Époux ne va point ſans ſoupirs:
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
Sur les aîles du temps la triſteſſe s'envole;
Le temps ramene les plaiſirs.
Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La différence eſt grande. On ne croiroit jamais
Que ce fût la même perſonne.
L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits:
Aux ſoupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'eſt toujours même note, & pareil entretien:
On dit qu'on eſt inconſolable;
On le dit, mais il n'en eſt rien,
Comme on verra par cette Fable,
Ou pluſtôt par la vérité.

L'Époux d'une jeune Beauté
Partoit pour l'autre monde. A ſes côtés ſa femme
Lui crioit: attens-moi, je te ſuis: & mon ame,
Auſſi-bien que la tienne, eſt prête à s'envoler.
Le mari fait ſeul le voyage.
La Belle avoit un pere, homme prudent & ſage:
Il laiſſa le torrent couler.
A la fin, pour la conſoler,
Ma fille, lui dit-il, c'eſt trop verſer de larmes:
Qu'a beſoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puiſqu'il eſt des vivans, ne ſongez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure,
Change en des nôces ces tranſports:

Mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un Époux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tôt,
Un cloître est l'Époux qu'il me faut.
Le pere lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure:
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier: les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri:
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle;
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.





LA JEUNE VEUVE . Fable CXXIV.

J.B. Oudry inv. *Marvie aqua forti, Beauvais caelo sculpserunt.*



ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carriere:
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiſer une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de ſujets:
Il faut contenter ſon envie:
Retournons à Pſyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ſes malheurs & ſes félicités.
J'y conſens: peut-être ma veine
En ſa faveur s'échauffera.
Heureux! ſi ce travail eſt la derniere peine,
Que ſon Époux me cauſera!

Fin du ſixiéme Livre & du ſecond Volume.



